

logo not found or type unknown

Title L'escalier en colimaçon / Yahya Hakki
MIDÉO : Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales du Caire
Contained in / Direction : Georges Shehata Anawati, (puis) Régis Morelon, (puis)
Emilio Platti, (puis) Emmanuel Pisani, (puis) Dennis Halft
Volume 5 (1958)
pages 333-344
URL <https://ideo.diamondrda.org/manifestation/211523>

L'ESCALIER EN COLIMAÇON

Parmi les écrivains égyptiens contemporains, Yahya Hakki est l'un de ceux dont l'œuvre, bien que peu abondante, mériterait d'être mieux connue. Né au Caire en 1905, c'est dans cette ville qu'il passa son enfance et sa jeunesse. Après avoir parcouru le cycle normal des études classiques, il s'orienta vers le droit et obtint sa licence en 1925. Aucun événement particulier ne vint marquer cette première partie de sa vie.

Avocat à Alexandrie, puis à Damanhour, il fut nommé ensuite Secrétaire de Préfecture à Manfalout où il fit un séjour de deux ans qui exerça une grande influence sur sa vie littéraire. En 1929, il se présenta aux examens d'entrée au Ministère des Affaires Etrangères; c'est désormais hors d'Egypte qu'il servira en grande partie son pays. Secrétaire de Consulat à Djedda pendant vingt mois, puis à Istamboul pendant quatre ans, il fut Vice-Consul à Rome jusqu'en 1939. Il demeura ensuite au Caire pendant dix ans avant d'être nommé Premier Secrétaire d'Ambassade à Paris, poste qu'il occupa deux ans durant. La Révolution Egyptienne le trouva Conseiller d'Ambassade à Ankara. Après avoir rempli les fonctions de Ministre Plénipotentiaire à Bengazi, c'est alors qu'il quitta la carrière diplomatique. Ce fut pour être nommé Directeur Général de l'Administration des Beaux-Arts, au Ministère de la Culture et de l'Orientation. Actuellement, M. Yahya Hakki est Conseiller à la Bibliothèque Nationale.

La famille de Yahya Hakki constituait déjà un milieu favorable à l'éclosion d'une vocation littéraire. Son père était écrivain ainsi que son frère aîné, et l'un de ses oncles avait été le fondateur d'un journal. Il eut chez lui à sa disposition une bonne bibliothèque contenant des ouvrages tant anciens que modernes, et c'est sans doute dans les livres, plutôt que dans un contact direct avec les hommes, qu'il puisa sa première connaissance du monde. Aussi ce fut pour lui une révélation lorsqu'il découvrit, au cours de son séjour à Manfalout, l'âme rude de la population de Haute-Egypte. Ayant vécu au milieu des paysans, en contact journalier avec les problèmes concrets qui se posent à eux dans leurs rapports avec l'administration, il ramena de ce séjour un goût profond pour l'étude du caractère et des moeurs des petites gens. Boue et Sang, tel est le titre significatif qu'il donna à l'ouvrage que lui inspira cette expérience.

D'un point de vue plus proprement littéraire, Yahya Hakki avoue avoir subi l'influence des écrivains classiques russes et français, et en particulier d'Anatole France. Pour ce qui est de la langue, il a opté délibérément pour le langage littéraire, celui-ci constituant à ses yeux le meilleur facteur d'unité pour les pays de culture et de civilisation arabes. Ceci ne l'empêche d'ailleurs pas de laisser ici ou là ses person-

nages s'exprimer en langage dialectal, plus à même de traduire de façon vivante certains sentiments populaires.

On a beaucoup discuté en Egypte, au cours de ces dernières années, du but de la littérature et de la vocation d'écrivain. Désireux de sauvegarder la pureté et la liberté de l'art, certains ont soutenu qu'on ne pouvait le rechercher que pour lui-même. D'autres au contraire, conscients de l'efficacité que l'art confère à l'expression de la pensée, ont exigé de l'écrivain qu'il mette au service du peuple ses dons et ses travaux. La querelle n'est pas d'aujourd'hui; elle est de tous les temps, elle est humaine. Aussi est-ce une solution humaine que Yahya Hakki s'est efforcé de lui trouver. S'il s'est volontairement tenu à l'écart des discussions récentes, c'est sans doute parce qu'il avait déjà pris position, dès 1932, dans un article de la revue d'Alep intitulée al-Ḥadīth que nous regrettons de n'avoir pas eu sous les yeux. C'est peut-être aussi parce que la solution préconisée, dépassant le problème immédiat, aurait risqué de paraître incongrue aux yeux des deux partis. Pour lui en effet, rien ne sert de traiter des problèmes humains si on ne connaît point l'homme; rien ne sert de mettre son art au service du peuple si on ne connaît pas profondément le peuple. La meilleure manière de servir ce dernier sera donc de faire connaître ses sentiments profonds, et cela avec tout l'art possible. Nous échappons ainsi au dilemme art désintéressé mais inutile — art efficace mais bien près de devenir servile, par un recours au véritable but de la littérature : exprimer l'âme humaine telle qu'elle est, dans la perfection du style.

Ainsi toute l'œuvre de Yahya Hakki tendra-t-elle à faire se rencontrer l'âme du lecteur et celle du peuple égyptien. Au-delà des anecdotes savoureuses ou des intrigues savantes, l'auteur nous fera entrer dans l'aventure intérieure de ses héros, bien plus passionnante que les péripéties extérieures de vies qui, en définitive, ne se dirigent nulle part. La nouvelle dont nous présentons ici la traduction en est un bel exemple, plein d'acuité psychologique et de délicatesse.

Si l'on veut prendre plus amplement contact avec l'œuvre de Yahya Hakki, on pourra lire : *La lampe à huile* (1944), *Boue et sang* (1955), *La mère des estropiés* (1955), *Bon réveil !* (1956), publiés au Caire en langue arabe. La Revue du Caire a donné la traduction française de *La lampe à huile* (nov. et déc. 1953), du *Facteur* (nouvelle tirée de *Boue et sang*, sept. à déc. 1956) et de *Bon réveil !* (déc. 1957 à juin 1958).

Cette année, après deux ans de silence, Yahya Hakki vient de reprendre ses publications. Ce sont d'abord trois contes publiés dans *Al-Gomhourriyya*, puis une série de Souvenirs qui paraissent régulièrement dans le même journal. Il est à souhaiter que ces textes divers soient un jour rassemblés et édités à part en un nouveau volume, afin de leur éviter le sort de tant d'autres articles de Yahya Hakki, disséminés dans les journaux et devenus inaccessibles.

J.-Ph. Lachèse, O.P.

Des marches de fer grimpant en spirale le long des murs des grands immeubles, semblables à du lierre ou à une grosse tarière, c'est pour nous une aberration qui nous vient de l'étranger. Nous devons les tenir de quelque raffinement des tribunaux de l'Inquisition espagnole, avide d'inventer les tortures les plus malignes et les plus honteuses...

Les locataires et leurs invités sont autorisés à utiliser l'ascenseur, quand bien même ils ne monteraient qu'au premier ou au deuxième étage. Mais, par ordre des propriétaires et des concierges, qui sont — le maître le sait par son domestique — des gens méchants au cœur de pierre, atteints de sadisme et de folie des grandeurs, l'usage en est interdit, comme d'ailleurs celui des escaliers larges et bien aérés, aux porteurs de paniers lourds, aux domestiques, aux commerçants, aux chiffonniers, aux commis d'épiciers, aux repasseurs et aux vendeurs de glace, quand bien même ils devraient monter jusqu'à la terrasse. Ne sont-ils pas les descendants de ceux qui firent les pyramides ?...

Ces escaliers sont confinés parfois dans des cours intérieures pareilles à des puits isolés du monde extérieur. De ma vie je n'ai jamais vu rien de semblable à ces cours-là, rien qui donne autant l'impression de sévérité, de laideur, d'étouffement et qui étale à ce point la pourriture intérieure et les déchets de la vie intime ! On dirait, ma foi, des repaires de rats ! Parfois ces escaliers sont à l'air libre et, à voir sous la *gallabeya* les jambes maigres et musclées de ceux qui les gravissent, on se croirait dans quelque Luna-Park, devant un nouveau jeu inventé pour bafouer les créatures de Dieu et les tourner en dérision...

Celui qui monte est-il petit garçon ? L'essoufflement, les battements de cœur, la langue pendante et la gorge sèche l'empêchent même d'imaginer qu'il fait partie d'un cercle de derviches tourneurs prenant leur essor vers le ciel. A la descente au contraire, sautant les marches, il a l'impression de tomber dans le vide. Il se heurte à la rampe tel la bille d'un jeu de roulette, souriant à l'ivresse de cette légèreté soudaine qui remplit d'aise son corps, à cette suite de tournants monotones, puis à ce vertige qui, au moins au début, lui est agréable. Mais lorsque de ses pieds il a touché le sol, le voilà qui demeure un moment immobile; le monde tourne autour de lui, il a la nausée et ses oreilles bourdonnent.

Malgré les peines et les soucis, et à la différence des grands escaliers silencieux et froids, ces escaliers du fond **baignent** dans une atmosphère de gai bavardage et de joie, que créent à partir de rien ceux qui courent

après leur gagne-pain dans l'épuisement du corps; les petites querelles y vont bon train, et les taquineries, pour rire, avec les domestiques. De temps à autre, on s'y donne une claque sur l'épaule ou un coup dans le dos, en l'accompagnant d'une injure : "Espèce de vaurien !...", "Misérable !...", "Va te faire voir chez ta mère !..."

Là se déversent les entrailles de l'immeuble. C'est par les poubelles que l'on sait ce que mangent les gens et que l'on apprécie leur gourmandise. C'est de même à la couverture du domestique et à son matelas rencontrés dans l'escalier, noirs comme de la suie et tachés du sang des punaises, que l'on reconnaît le sens de la propreté qu'ont les patrons et le respect qu'ils nourrissent à l'égard de l'humanité...

L'escalier de service est encore un marché où s'échangent les potins, considérés comme autant de secrets par ceux qui en font confidence. Une heure ou deux ne se passent pas sans qu'aient lieu des conversations rapides, comme il en va des amoureux, entre domestiques et vendeurs; et voilà que tout le monde sait de notoriété commune ce qui s'est passé durant la nuit précédente à chaque étage.

Farghali, le commis du repasseur, venait souvent au grand immeuble, situé à l'entrée d'Héliopolis, dont les habitants de trois appartements comptaient parmi les clients de la boutique. Je ne sais pourquoi tous les rats de cet escalier de service l'avaient en affection. Était-ce parce qu'il souriait toujours ? Son sourire n'était pourtant pas pour les autres, ni ne dépendait d'eux; venant de son cœur, il était pour lui seul. Comment ne pas être frappé de stupeur et d'angoisse en sentant que ce petit homme avait établi une séparation entre lui et le reste des hommes, et qu'à cet âge encore tendre il lui fallait trouver sa propre voie pour expliquer la vie et prévoir la façon d'y cheminer pas à pas, au point de se créer un monde où il vivait tout seul ? Car tel était le secret de son sourire...

Peut-être l'aimait-on parce qu'il se distinguait de ses semblables par un certain souci de propreté, bien qu'il ne portât que des habits usagés, ou des habits donnés, ou des habits achetés chez des gens d'une taille supérieure à la sienne. Ses petits pieds flottaient dans des souliers ayant 38 de pointure. Son chandail de laine lui descendait jusqu'aux genoux. Le bonnet dont il se chauffait la tête lui couvrait les oreilles et lui tombait jusqu'aux sourcils...

Peut-être encore l'aimait-on parce que nos derviches virevoltant entre ciel et terre sentaient, malgré leur vertige, que ce petit orphelin au visage pâle, qui marchait comme un vieillard en hochant la tête de

gauche et de droite, portait avant l'heure, sur des épaules aux os non encore affermis, un fardeau qui eût fait chanceler des adultes...

Il était le soutien d'une famille composée de sa mère, d'un frère et d'une sœur, ces deux derniers étant plus jeunes que lui. Ils habitaient un village situé au cœur du pays, dans la région de Badari. Son salaire était de dix piastres par jour, pour un travail allant sans discontinuer du lever du soleil jusqu'à dix heures du soir. Il en prenait cinq pour lui, baisant le dos et la paume de sa main en signe d'action de grâces. Le reste, il le mettait en dépôt chez son patron; lorsqu'au premier du mois les clients fonctionnaires venaient régler leur dette, il recevait cent quarante piastres (le lundi, jour de fermeture de la boutique, il ne touchait aucun salaire). Ayant gagné dix piastres de pourboire à raison de deux ou trois millièmes par jour, cela lui faisait en tout cent cinquante piastres. Selon sa promesse, il les envoyait par la poste à sa mère, le premier de chaque mois, et il était régulier dans ses envois, mois par mois sans jamais y manquer.

Ainsi avait-il six ou sept piastres pour se nourrir et s'habiller. Il ne lui arrivait de manger de la viande que lorsque son patron s'attardait dans la boutique; la femme de ce dernier lui envoyait alors un plat de viande et il invitait son commis à le partager. Encore fallait-il le voir plonger timidement sa bouchée de pain dans le plat, jamais plus qu'à moitié d'ailleurs...

Pour dormir, il avait l'angle d'une pièce où habitait un oncle et sa famille, au fond du quartier des Saïdiens, à Héliopolis. De la maison à la boutique, il y avait plus de cinq kilomètres à parcourir.

Un beau matin, Farghali vint à l'immeuble. Il avait l'intention de passer à l'appartement du troisième étage. C'était leur tour. Il savait en effet que chez eux le jour de lessive était la veille. En contournant l'immeuble pour accéder à l'escalier de service, il passa devant l'entrée à l'escalier de marbre et à la porte ornée de cuivre reluisant. De ses yeux jaillit un regard qui inspecta en un instant l'entrée et la cage de l'ascenseur. Pas trace de portier ! Son nez venait ici seconder ses yeux pour s'assurer de cette absence : il n'avait pas perçu le parfum soudanais qui s'exhalait du portier de l'immeuble. C'est alors que Satan fit irruption en lui avec l'amour du jeu, le plaisir de jouer un tour au portier en lui montrant ce dont il était capable, et l'envie d'utiliser l'escalier de marbre... La chose était facile, car il ne montait pas au huitième ou au neuvième étage; il pouvait aller et venir en un clin d'œil, avant que le portier n'arrivât. Et deux pieds de se mettre à courir ! Comme un

voleur en fuite, il traversa l'entrée de l'immeuble, monta l'escalier quatre à quatre jusqu'à la porte de l'appartement, tout en prenant bien soin de ne pas effleurer la rampe reluisante, posa le doigt sur la sonnette et appuya... Il entendit alors ce tintement qui parvenait parfois à ses oreilles lorsqu'il montait par l'escalier de service et qui différait de celui qu'émettait la sonnerie de la porte de la cuisine. Jamais il n'avait vu l'intérieur de cet appartement; il ne connaissait pas même le visage de ses propriétaires. Ceci ne l'empêchait point de savoir beaucoup de choses concernant la famille...

Tout fier de son audace à la conquête de l'escalier principal, et tout à la joie d'avoir surpris la vigilance du portier, Farghali en oublia Rex, le chien de l'appartement. Pourtant il le connaissait bien ! Chemin faisant, il l'avait vu tirer sur sa laisse au point de renverser presque le domestique. Il l'avait vu flairer colonnes et troncs d'arbre pour y "lever la patte", et fouiller de ses pattes de devant, pour y faire ses besoins, l'herbe semée au milieu de l'avenue dans ce qu'on avait convenu d'appeler "le jardin". Pattes repliées, derrière à terre, il l'avait vu s'agiter et se tortiller, comme quelqu'un à qui l'on extrait une molaire branlante en l'arrachant avec un davier de dentiste. S'il avait pu parler, le chien aurait alors gémi de plaisir comme les hommes ! Mais Farghali se méfiait de lui; et s'il l'appelait en prononçant son nom ou en faisant claquer sa langue, c'était en se tenant à une distance respectable. C'était le salut du marchand d'eau de rose au vendeur de poisson salé, car il avait par nature une très grande peur des chiens. Ayant coutume de ne pas le rencontrer dans l'escalier de service, il en avait conclu que l'entrée de la cuisine était interdite à Rex.

Les habitants de l'appartement étaient musulmans, mais sans qu'il soit question pour eux ni de prière, ni de souci de pureté légale. Ils n'en manifestaient pas moins un dégoût farouche pour la bave du chien, s'il lui arrivait de lécher leurs marmites et leurs plats; par scrupule religieux ou peut-être aussi par crainte pour leur santé... Lorsque Farghali entendait le chien aboyer à l'intérieur de l'appartement, son cœur se serrait; et quand on lui ouvrait la porte de la cuisine, à peine s'entrebailait-elle qu'il la traversait du regard, inspectant rapidement les murs comme le faisceau lumineux d'un phare, pour voir si la pièce était sûre. C'est alors seulement qu'il entraînait ou demeurait sur le palier.

Tout cela, il l'oublia en sonnant à la porte principale. Peut-être sa petite intelligence n'était-elle pas venue à son aide alors que ses pieds l'emmenaient à toute vitesse, et s'imaginait-il, dans sa précipitation,

s'être arrêté à la porte de service comme il avait l'habitude de le faire...

Subitement, la porte s'ouvrit sur quelque chose de noir qui faillit obscurcir sa vue et qui le fascinait comme une braise ardente; car la stupeur lui faisait voir, au lieu des deux yeux, un seul oeil rond et large, semblable au soleil dans l'embrasement de son coucher. De l'obscurité, bandé comme un arc tendu, un corps se précipita sur lui à la vitesse d'une flèche. C'était le chien, qu'on eût pu envelopper dans un foulard, mais qui lui semblait être de la taille d'un lion. Il aboyait, grondait, grognait tout à la fois. Farghali perdit conscience de lui-même, se retrouvant assis sur le derrière, appuyé sur les mains, les jambes étendues, laissant voir ses semelles au milieu desquelles paraissait un gros trou. Son attention se porta sur un mince filet de sang qui coulait de sa main droite. C'est alors seulement qu'il se mit à pleurer et à crier en secouant sa main, comme s'il eût été sous le coup d'une grande douleur; et deux petites colonnes de morve visqueuse agrémentée de petites croûtes coulèrent sur ses lèvres, semblables à de la pâte dentifrice...

Il y eut un remue-ménage à l'intérieur de l'appartement, et Nafissa Hanem, en chemise de nuit, accourut à petits pas rapides. Malgré ses larmes, Farghali se dit : «Toi, tu connais cette chemise !» La dame avait aux pieds des pantoufles ornées d'une boule verte en poils de lapin hérissés. Elle mit la main sur Rex et referma sur lui la porte de la chambre à coucher.

Doucement, Nafissa Hanem prit Farghali par la main gauche et le fit pénétrer dans l'appartement. Elle lui caressa gentiment le dos et les épaules, lui demandant de cesser ses pleurs et ses cris. Elle apporta bien vite un morceau de coton imbibé de mercurochrome, en oignit la blessure qu'elle couvrit d'un coton propre, et attacha le tout avec un fil. Farghali recouvra un peu ses sens : il se trouvait au centre d'un moelleux canapé, alors que ses souliers enfonçaient dans un beau tapis. Il contempla, située devant lui, la petite table basse et son dessus de marbre; mais son regard ne s'arrêta pas sur la petite statue représentant une femme nue conduisant un tigre au corps allongé, dont les griffes étaient de cuivre jaune. (Une femme nue conduisant un tigre, est-ce raisonnable ?). Farghali ne cessait de secouer sa main blessée et de la palper avec l'autre. Il essayait aussi de renifler la morve qui s'écoulait de ses narines.

Nafissa Hanem ouvrit elle-même le buffet de la salle à manger. Elle en sortit une assiette de petits-fours à la noix de coco et insista pour qu'il se serve. Il en prit un qu'il mit tout entier dans sa bouche. «Prends

tout ce que tu veux !” lui dit-elle avant qu’il ait fini de l’avalier; et elle lui en tendit deux autres. Les ayant pris, il glissa la main sous son chandail pour atteindre la poche de sa *gallabeya* et les y fit tomber. “Eh bien ! Eh bien ! tu n’as pas peur de salir ta poche ?” demanda-t-elle en se moquant. Et Farghali sourit pour la première fois. Ça alors ! Comment comparer sa peur à la crainte d’une telle bêtise ! Elle ne comprenait donc pas qu’il avait mis en bouche le premier biscuit, qu’il l’avait mâché et avalé, avec tant de honte qu’il en avait été frustré de tout plaisir, et qu’il voulait être seul pour manger tranquillement les deux autres ? Il avait bien vu des gâteaux derrière les vitrines des pâtisseries, mais jamais encore il n’en avait goûté. L’eau lui venait à la bouche, lorsqu’il les contemplant, décorés de morceaux d’écorce d’orange...

Quelques jours auparavant, Nafissa Hanem avait rendu visite à l’une de ses amies qui, elle aussi, avait un chien. Elle l’avait entendue raconter, dans un flot de paroles, les détails du malheur qui lui était arrivé : son chien avait mordu le fils du gardien du garage ! Il ne s’agissait que d’une petite égratignure... Elle avait essayé de contenter l’enfant en lui faisant le don d’un demi-rial. Malgré cela, à peine était-il rentré chez lui que toute la famille, hommes et femmes, était venue frapper à sa porte. Leurs récriminations avaient frôlé l’injure ! Cette femme vêtue de noir ne pouvait pas parler sans se dandiner du torse et sans jouer avec les pans de son manteau; on eût dit une dinde battant des ailes. Son maxillaire faisait gonfler des joues potelées et sans rides, et lorsqu’elle redressait la tête, il devenait une arme de bataille. Du regard, elle prenait aux cheveux la femme adverse, la renversait et la maintenait à terre; elle ne cessait alors de la piétiner; de lui tomber dessus à coups de poing dans le dos qui lui faisaient vibrer jusqu’au cerveau la colonne vertébrale. Tout ceci dans le flot précipité d’un discours entrecoupé de “ma chérie”, de “lumière de mes yeux” ... Lorsque la famille de l’enfant eut remarqué dans l’appartement certains signes de richesse, les récriminations s’étaient changées en entêtement et en dédain, et tout le monde était parti au poste de police. Un policier était revenu avec eux pour l’enquête. Il avait dressé un premier procès-verbal rendant la dame responsable de la blessure de l’enfant — c’était là un délit — et un second pour possession de chien non-enregistré — c’était là une contravention. L’amende était lourde pour ces deux crimes; et encore fallait-il y ajouter les dommages et intérêts à verser à la victime ! ... Mais là n’était pas le pire. Si seulement ils avaient

exigé le double et qu'on n'ait pas saisi le chien pour l'envoyer à la fourrière !

La dame n'avait plus fermé l'œil depuis ce moment-là, sachant que les gens de la fourrière étaient des êtres sans pitié, qu'il est impossible d'attendrir, supprimant leurs hôtes arbitrairement, sans avertissement préalable. Elle s'y était rendue tous les jours, sans exception aucune, pour apporter à manger à son chien, se rassurer sur sa santé, et distribuer des pourboires. Ce manège avait duré quinze jours, car elle ne voulait pas prendre un avocat avant d'avoir fait sortir son chien de la fourrière; n'était-ce pas lui l'accusé, et non pas elle ? Elle racontait ensuite que la famille avait embrouillé l'affaire et que la police avait agi avec une précipitation indue, car elle n'avait pas réussi à les persuader que l'enfant portait des semelles de bois, qu'il s'amusait à frapper du pied, bref que c'était lui qui avait effrayé son chien, l'avait taquiné et lui avait grogné à la figure. Son chien était donc excusable de l'avoir mordu; il n'avait fait que se défendre. La preuve, c'est qu'il n'avait jamais mordu personne. C'était un chien de race, un chien bien élevé. Elle était résolue à produire ses témoins au tribunal...

Tous ces tracas venaient à l'esprit de Nafissa Hanem, alors qu'elle soignait Farghali, en le dévisageant pour deviner s'il était capable de lui faire ce que d'autres avaient fait à son amie. Elle ne pouvait répondre à cette question, persuadée qu'elle était d'avoir affaire à un représentant d'une classe rusée, menteuse, en qui on ne pouvait avoir aucune confiance. La crainte qu'elle éprouvait lui faisait exagérer les marques de sollicitude; mais son coeur (elle était mère...) n'était pas exempt d'une certaine compassion, pure et sincère, envers l'enfant. Il ne s'agissait cependant que d'une bienveillance passagère et muette, prête à s'évanouir dans le monde de l'égoïsme et de l'intérêt.

Elle lui demanda son nom; elle le questionna sur sa famille, sur ce qu'il mangeait, sur ce qu'il buvait... Elle lui jura ensuite, sur ce qu'il est de plus sacré, que Rex était un bon chien et que souvent, jouant avec elle, il lui mordillait la main comme il avait fait pour lui, sans même qu'elle y fit attention. Une fois même il l'avait mordue, alors qu'elle le forçait à boire un remède; elle avait supporté cela comme un petit 'bobob' qui ne fait pas grand mal...

Nafissa Hanem entreprit sur-le-champ de rétablir la bonne entente entre Rex et Farghali. Elle revint bientôt le chien dans les bras, lui caressant la tête et lui disant des choses tendres; lui s'agitait et se trémoussait en remuant la queue.

C'était un caniche, cette sorte de chien qui se distingue des autres en acceptant de devenir un objet de dérision entre les mains des hommes. Dans le but de parfaire sa beauté, on lui coupe la queue alors qu'il est encore petit; puis on le rase entièrement sauf une touffe de poil à la tête et aux articulations, ce qui a pour effet de lui donner un air de clown. Ce que Farghali craignait le plus, c'était ses yeux renfoncés, qui se dissimulaient derrière des boucles de poils retombant par devant. Nafissa Hanem insista pour qu'il caressât lui aussi le chien, mais il refusa et garda sa rancune. Le plus étonnant, c'est que Rex se mit à lui manifester de la familiarité et à le flairer. "Tu vois bien !" fit Nafissa Hanem; "Ne te l'avais-je pas dit ? Si tu n'avais pas commencé par avoir peur de lui, il ne t'aurait jamais sauté dessus !" Sur ce, elle se leva, puis revint pour glisser un demi-rial dans la main de l'enfant; c'était le taux de la compensation fixé par son ami. Voyant qu'il lui était indifférent de sentir ses pieds flotter dans ses chaussures, elle lui fit cadeau d'une vieille paire de souliers appartenant à son mari. Puis, en l'accompagnant jusqu'à la porte : "Si j'apprends, lui dit-elle, qu'il y a quelque chose de sérieux, je te conduirai moi-même chez le médecin; tu es comme mon fils ! si tu as besoin de quoi que ce soit, viens chez moi."

En moins de deux jours, la morsure se guérit et la plaie se ferma. Mais Farghali eut une nouvelle crise de malaria qui l'empêcha plusieurs jours durant de quitter son recoin. La fièvre monta jusqu'à 40° et plus, lui brisant les os; puis elle tomba, tandis qu'une sueur froide comme de la glace le faisait claquer des dents. Il ne prit aucun remède et n'alla pas voir de médecin; les gens de son espèce guérissent leurs maux corporels par la patience, en les abandonnant à la seule action du temps... Ce qui le préoccupait le plus, ce n'était pas la maladie, mais bien le fait de n'être plus payé, de rester seul et de ne plus travailler. Il aimait bien la boutique du repasseur. Elle sentait bon, lorsque le fer passait et repassait sur l'étoffe propre que l'on avait aspergée d'eau. L'hiver, la température y était douce; quant à l'été, il n'était pas pénible pour ses hôtes : si le soleil les brûlait quand ils sortaient dans l'avenue, ils y trouvaient à leur retour le rafraîchissement de la vapeur humide, même un peu tiède...

Dans cette boutique, tous les secrets des clients étaient mis à nu, rien n'étant plus révélateur que l'étalage de leurs sous-vêtements. Cette femme élégante n'en finissait plus avec ses robes ! Elle en changeait à

chaque saison. Quelle différence avec les chemises usées et rapiécées de son mari, avec son complet passé qui n'était pas renouvelé d'une année à l'autre ! Dieu seul savait l'état de ses caleçons, de vraies guenilles ! Rien qu'à cela on pouvait savoir de quel métal cette femme était faite et de quelle pâte était pétri cet homme...

Rien d'étonnant à ce que la boutique du repasseur ait été le lieu de rendez-vous préféré des petites bonnes. Elles y rencontraient le compare, légitime ou non, qui volait leurs bijoux ou les poussait à voler ceux de leur maîtresse. Mais après son départ, elles étaient seules à connaître les fatigues de la grossesse et les peines de l'enfantement coupable !...

Farghali revint à la boutique. Il raconta l'histoire de la morsure. Tous s'accordèrent pour trouver que Nafissa Hanem l'avait berné avec son demi-rial et qu'il eût pu lui extorquer une livre. Ainsi n'était-il qu'un idiot ... L'enfant ne tint pas compte de leurs dires; il les retint cependant, enfouis au tréfonds de son cœur. Le premier du mois arriva sans qu'il eût pu mettre de côté ses cent-cinquante piastres; il s'en fallait d'une demi-livre. Les paroles de Nafissa Hanem alors qu'elle le reconduisait vers la porte lui vinrent à la mémoire : "Tu es comme mon fils ! si tu as besoin de quoi que ce soit, viens me voir !" Sans mettre personne au courant de la tentative qu'il allait faire, il se dirigea vers l'immeuble. Il s'y trouvait poussé par les réflexions de ses camarades et par le prix d'une livre auquel ils avaient estimé sa morsure. Ce n'est pourtant pas une livre qu'il allait demander, mais seulement une demi-livre. Il ne voulait ni une aumône ni un bienfait, mais seulement un prêt qu'il rembourserait dès que Dieu lui en aurait donné les moyens. Telle était son intention, malgré l'envie qu'il avait de voir Nafissa Hanem lui offrir une livre entière. N'était-ce pas elle après tout qui était son obligée, puisqu'il n'avait exigé aucune compensation et n'était pas allé se plaindre à la police ? ...

Farghali monta l'escalier de service et dit au cuisinier : "S'il te plaît, peux-tu dire à Madame que Farghali lui demande une demi-livre, parce qu'il est dans l'impossibilité de trouver cette somme ? Qu'elle lui compte cela comme une dette si elle le désire." Le cuisinier entra dans l'appartement et Farghali entendit nettement le début de la conversation : "Qui ? demande quoi ? cinquante piastres ?" Puis ce fut un murmure, dont ses oreilles ne saisirent que ces bribes : "Tu es un imbécile ! ... Il fallait le congédier en disant qu'il n'y avait personne ! ..." Après un instant, le murmure se fit entendre à nouveau. Nafissa Hanem avait pensé tout d'abord qu'elle était devenue la victime

d'une exploitation infâme dont elle ignorait quelle serait la fin. Elle était inquiète de voir le garçon rouvrir une question qu'elle croyait avoir enterrée définitivement. Puis voilà que la crainte de se voir taxée de bêtise, de sottise et de faiblesse l'avait emporté sur un premier mouvement de générosité qui avait failli triompher...

Le cuisinier revint dire à Farghali : "Madame te fait dire qu'elle n'a pas d'argent pour l'instant. Au retour de Son Excellence le Bey, mon garçon, nous t'enverrons un autre demi-rial en sus du premier. Ça va, comme ça ?"

Farghali redescendit lentement l'escalier, la tête basse, le coeur brisé, tout honteux. Lorsqu'il fut arrivé sur l'avenue, il leva les yeux vers l'appartement, puis reprit sa marche en disant : "Drôles de gens, vieux frère ! Ils n'ont de pitié pour quelqu'un que lorsque leur chien l'a mordu ! ..."

Yahya Hakki